

Souvenirs 1914-19  
5 août 1914 au 4 septembre 1914

5 août 1914

La guerre est déclarée. Depuis q.q. jours grand remue ménage en ville. Les préparatifs de départ sont terminés et c'est ce matin que l'on embarque.

De bon matin on est sur pied. A 9 heures le rassemblement dans la cour et une heure après on sort en musique. Nous prenons le boulevard qui longe la caserne Watrin. Arrêt devant la demeure du Colonel Leroux pour la prise du drapeau. On gagne ensuite la ville

Sur le parcours ce défilé en musique fait impression. Les parents et amis accompagnent ceux qui leurs sont chers jusqu'à la gare. En traversant la place Est ce l'émotion nous nous arrêtons au beau milieu de Sambre et Meuse. Mais l'on se reprend bien vite. Devant la gare arrêt de quelques minutes Ce sont les adieux

Nous coucherons plus souvent sur la paille.

6 août 1914

A 6 heures réveil. Nous buvons le jus. Puis prise d'armes par le colonel. Chaque matin tant que nous serons ici il en sera de même. Nous faisons la soupe par escouade. Chacun se débrouille pour la popote. Entre temps on nous fait noircir les campements afin d'ôter la visibilité. (On s'aperçoit maintenant seulement que c'est trop voyant) Il est interdit de se promener hors du village. De plus il faut toujours être en armes. Ses issues sont barricadées et gardées.

7 août 1914

Réveil à 4 heures du matin. Pas eu d'alerte la nuit. Nous passons la revue prévue Il n'y a aucun ordres de départ du 3<sup>e</sup> génie vient cantonner avec nous.

La pluie se mets à tomber et il nous faut rester dans notre grange et aussi abriter de notre mieux notre cuisine en plein air.

Nous devisons sur le peu de nouvelles qui nous parviennent. Jusqu'ici rien

7 août 1914 (suite)

d'anormal. Nous avons appris ce matin qu'un Lieu<sup>nt</sup> du 3<sup>e</sup> b<sup>on</sup> a été blessé près d'ici par des inconnus.

8 août 1914

La nuit s'est passé tranquillement.

Réveil à 4 heures. Revue habituelle. Puis comme on séjourne, les C<sup>ies</sup> vont à l'exercice aux environs du village. Aucun ordre de départ. Le beau temps est revenu. Nous allons avec le chef et l'adjudant brancardier faire de l'exercice de brancard. Les distributions de vivres se font régulièrement. Nous améliorons notre ordinaire avec quelques provisions que l'on achète aux habitants. Du vin, eau de vie, des côtelettes mais à bon prix. C'est le commencement de l'estampage. Pour acheter du bois c'est toute une affaire. On trouve assez facilement du lait et des œufs. L'on se croirait en manœuvres et non pas à la guerre. Le soir après la soupe, je vais m'asseoir derrière la ferme ou nous logeons avec quelques camarades. Tout en mangeant des prunes nous admirons le paysage qui se déroule devant nos yeux. Nous

sommes à flanc de côteau. Dans la vallée coule le canal de l'Ourcq. Des sentinelles gardent le pont. Plus loin la ligne du chemin de fer direction Stenay. C'est un défilé de trains. Près de nous un coup de trompe résonne. C'est le vacher communal qui ramène son troupeau.

Nous assistons au coucher du soleil au dessus des bois sur le versant opposé.

La fraîcheur du soir nous fait réintégrer notre grange.

9 août 1914

Réveil comme à l'habitude à 4 heures suivit de la prise d'armes. Je fais une petite lessive au lavoir communal et le soleil à vite fait sécher mon linge. Hier soir au moment du coucher on

nous à fait déménager pour faire place au poste de police (c'est le commencement des pérégrinations de la musique) On nous relègue dans une étable près de là. Je couche dans un coffre avec Marcel. Nous y sommes un peu à l'étroit mais nous n'y avons pas eu froid. Ce matin à 8 h. il y a exercice de brancards. Des tuyaux circulent sur une grande [offensive].

9 août 1914 suite

remportée en Alsace par le général d'Amade nous aurions fait un assez gros butin et des prisonniers. Un lieutenant, qui, en allant à Stenay à trouver du drap de capote d'un uhlan fait prisonnier est très entouré. Tout le monde veut voir. Tout à coup une détonation retentit. Un homme vient de se blesser en nettoyant son fusil. Il a un doigt d'abimé. On lui fait un pansement au Poste de secours et il est évacué. Nous nous procurons du tabac de contrebande pour pas cher. Un contrebandier avait été arrêté le matin et enfermé dans le poste qui est voisin de notre cantonnement.

Par un carreau cassé il nous vendait son tabac. On nous apprend que le 3<sup>e</sup> b<sup>on</sup> qui avait débarqué quelques heures après nous, a été dirigé de suite en Belgique où il a été reçu avec joie. Tout à coup Alerte !! On part. Tout le monde est bientôt prêt. Nous partons sans savoir où nous allons

Il fait une chaleur torride. C'est d'ailleurs la saison. Nous passons près de Stenay et près de là nous faisons la grande halte. Cette pose est bien accueillie car on est fatigué non pas par la longueur de l'étape mais par la chaleur et ce maudit sac dont on a pas l'habitude. Personne ne veut faire de jus. Après discussions une corvée va à l'eau. On allume des feux et le jus est tout juste terminé quand le sifflet retentit. En route de nouveau sous le soleil ardent et le nuage de poussière qui aveugle. Interdiction de mettre les couvre-nuques. Chacun en a un pourtant (c'est bien militaire) Enfin nous arrivons exténué à Baâlon, Petit village où les tas de fumier décorent les portes des habitations comme s'en est paraît il l'habitude dans la Meuse. Le purin coule dans les ruisseaux. Nous avons une grange comme logement. Du foin en quantité. Il n'y a que l'éclairage qui fait défaut. Toutes les maisons

9 août 1914 suite

sont bâties sur le même modèle. L'habitation d'un côté, l'étable de l'autre un couloir sépare le tout. Les habitants sont méfiants et rapaces. Je fais un tour dans le village. Il n'y a qu'un seul épicier qui fait des affaires d'or et un bureau de tabac sans tabac mais qui à par contre une eau de vie blanche très bonne.

Le 2<sup>e</sup> b<sup>on</sup> arrive lui aussi exténué. Beaucoup ont laissé la colonie pour faire la pose.

Je vais dire bonjour aux camarades de mon ancienne C<sup>e</sup> (8<sup>e</sup>). Je me couche de bonne heure.

10 août 1914 lundi

Réveil à 4 heures. A cinq heures tout le monde est prêt et rassemblé devant le cantonnement. Aucun ordre de départ. On rentre se décharger. Je fais un peu de toilette. Dans l'après midi nous montons dans le haut du pays où se trouve des artilleurs du 17<sup>e</sup>. C'est un beau coup d'œil de voir toutes ces pièces alignées et tous ces chevaux au piquet. C'est nouveau pour moi. Nous rencontrons un ami de

Marcel et allons prendre une bouteille dans l'unique café près du camp.

On en profite pour faire emplir q.q. bidons.

Les patrons ne savent ou donner de la tête n'étant pas habitué à pareille affluence. Nous allons nous allonger sur l'herbe et respirer le bon air frais au lieu de l'air empuanté du village. Nous redescendons vers la soupe. La chaleur est encore accablante. Nous rencontrons plusieurs charettes ramenant des blessés. Il paraît qu'il y a eu plusieurs escarmouches à quelques kilomètres d'ici. Des prisonniers sont emmenés vers Stenay.

Dans la soirée des dragons viennent cantonner dans le pays. Ils ont du faire des kil. car ils sont couverts de poussière. Après la soupe nous prenons le frais avant de nous coucher.

Aucune nouvelle du pays. Que se passe t'il en France ? ...

11 août 1914 mardi

Nous restons encore aujourd'hui au cantonnement. La nuit s'est passée sans incidents. Beaucoup s'impatientent de ne

11 août 1914 (suite)

pouvoir aller de l'avant et craignent que la guerre se termine avant qu'ils aient vu les Boches. Au rapport on nous confirme la prise de Mulhouse et des engagements de cavalerie en Belgique. La journée est extrêmement chaude. On ne sait où se fourrer. La nuit seule apporte un peu de fraîcheur.

12 août 1914 mercredi

Nous ne partons décidément pas. j'en profite pour laver un peu de linge. Au lavoir il y a foule et il faut faire la queue pour avoir une place. En rien de temps mon linge est sec avec le soleil qui tape dur. Le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> quitte le pays pour prendre les avant-postes paraît-il ? Des autos qui passent ramènent des trophées pris dans les derniers engagements. c'est à qui pourra approcher pour voir et toucher soit un casque, soit un sabre ou autres bricoles. Sûrement les Bôches vont prendre la pile. Dans 15 jours il y aura du nouveau. Des blessés allemands passent dans des charrettes et sont l'objet de la curiosité.

On veut voir comment est fait un Boche ?

Vers le soir des cuirassiers passent dans le village. On va leur chercher de l'eau car ils sont assoiffés. Ils boivent avec plaisir. Aussi défile le 5<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> cuirassiers le 1<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> dragons le 33<sup>e</sup> artillerie et le 25<sup>e</sup> b<sup>on</sup> cycliste. Les derniers logent au village. Ils ont déjà fait du chemin avec leurs petites machines. Ils ont déjà eu plusieurs engagements. On nous rapporte que le 120<sup>e</sup> d'inf<sup>ie</sup> du même Corps que nous étant en action contre l'inf<sup>ie</sup> allemande ces derniers levèrent le drapeau blanc. Les nôtres trop confiants s'approchèrent sans défiance. Lorsqu'ils arrivèrent à bonne portée l'ennemi ouvrit un feu nourri mettant hors de combat beaucoup des nôtres.

Avant d'aller nous allonger sur le foin nous allons boire un genévrier au bureau de tabac.

Nous fumons q.q. cigarettes et l'on se couche.

13 août 1914 jeudi

Nous ne partons pas encore aujourd'hui. La journée se passe sans changement. Il fait toujours aussi chaud. Nous nous procurons un peu de pain frais chez l'unique boulanger

13 août 1914 (suite)

du village. On améliore quelque peu l'ordinaire. Nous en profitons car le pourrions-nous encore longtemps. Demain nous devons faire une marche d'entraînement.

14 août 1914 vendredi

Aucun changement. Nous partons pour la marche prévue à 6 heures du matin. Le soleil est déjà chaud et le sac lourd. Le terrain assez accidenté rend la marche fatigante. Plusieurs avions Boches viennent nous survoler. ON entend de la fusillade. Ce sont des C<sup>ies</sup> qui tirent dessus sans résultat d'ailleurs. Nous faisons 10 km et rentrons

15 août 1914 samedi

Pas encore d'ordre de départ. On se demande ce que cela veut dire. Le temps est au beau. Les avions Boches viennent de nouveau survoler le village. Les dragons qui cantonnent avec nous s'en vont.

Une messe est dite à l'occasion du 15 août par un aumônier militaire dans l'église du pays. Pour améliorer l'ordinaire nous battons le village, avec un camarade, pour essayer de trouver une poule. Partout on nous réponds « Rein à vendre » Enfin grâce

à l'ordonnance du chef nous trouvons chez une vieille une poule que nous payons d'un assez bon prix. En attendant que la vieille nous tue notre poule. Nous assistons au travail des bouchers qui opèrent en plein air. Nous rentrons faire cuire notre poule et au dîner. Nous goûtons notre cuisine qui nous change de l'ordinaire. Une bonne salade là-dessus et nous

sommes rassasier. Par des tuyaux on nous annonce qu'un avion Boche aurait été descendu par une mitrailleuse du 272 d'Inf<sup>ie</sup> près de Montmédy.

Vers le soir un orage formidable s'élève et l'on se rentre dans la grange.

Demain nouvelle marche d'entraînement.

16 août 1914 dimanche

A 5 heures nous partons pour la marche. Il y a peine une demi heure que nous sommes en route que l'on fait faire demi-tour.

Qu'est ce que cela veut dire ? Est-ce le départ ? Il paraît que c'est pour midi. L'orage refait son apparition et chacun rouspète contre ce mauvais temps qui tombe un jour de départ.

Midi rien de nouveau. 2 heures

16 août 1914 (suite)

rien. A 5 h. du soir rassemblement. Cette fois c'est pour du bon. Au départ un petit incident (comique plutôt) Le 272<sup>e</sup> qui part lui aussi vient chercher son drapeau. Nous aussi et comme les deux drapeaux sont dans la même pièce, l'officier du régt qu'en est le porteur se trompe et prend celui du 272. L'erreur s'aperçoit quelques minutes après. Nous nous dirigeons vers Montmédy. On croise pas mal d'artillerie en déplacement.

La route est assez agréable et après 7 k<sup>e</sup> de marche, nous arrivons sur les hauteurs dominant le village de Juvigny s/ Loison. Petit pays encaissé dans une petite vallée. Le cantonnement préparé nous entrons dans le village. Les habitants sur le pas des portes nous regardent passer et blaguent sur les événements. Nous sommes logés dans un ancien couvent une petite pièce bien close. Nous allons à la paille pour confectionner notre litière !

Le 17 août 1914 lundi

Nous restons ici aujourd'hui. Dès le matin je me mets à la recherche de victuailles. Le pays est encore assez bien approvisionné. J'y trouve du beurre, du chocolat, des sardines. Je vais faire la queue au boulanger pendant près d'une heure et finalement je vois les pains partir sans pouvoir en accrocher un au passage. C'est une bousculade du diable

Pensez ! du pain frais ! Enfin on s'en passera.

Le soir je prends le frais avec Marcel Alfred et un de leur camarade du 3<sup>e</sup> génie

Nous allons déguster un genièvre du pays et on rentre au couvert. Demain, départ.

18 août 1914 mardi

Les C<sup>ies</sup> partent à 5 h du matin. Nous à 7 h seulement. En attendant le départ on nous fait faire une corvée. Comme pendant ces deux jours pas mal de « sentinelles » ont été déposées un peu partout nous sommes chargés de nettoyer sous la haute direction du s/chef de musique ! Nous avons ensuite les remerciements du Colonel !!

Nous partons avec les sapeurs qui prennent le drapeau et nous rendons les honneurs

18 août 1914 mardi (suite)

On longe l'Oison pendant quelques temps. Dans un petit village ou nous faisons la pose, nous prenons la suite du 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> Après avoir monté et descendu pas mal de côteaux nous arrivons à la fin de l'étape. Vigneulles s/Montmédy. Petit village sur les bords de l'Oison.

Un pont assez long mène à la roue de Montmédy. La rivière peu profonde est très large à certains endroits. Comme cantonnement une grange et du foin en quantité. Une fois l'installation faite nous allons nous étendre dans la prairie derrière la maison. Le propriétaire nous autorise à cueillir les prunes du jardin. On en fait une ample provision et l'on se régale. Belle soirée, nous nous couchons assez tard.

19 août 1914 mercredi

Repos aujourd'hui. Je vais à la rivière pour laver. Il fait bon de patauger dans l'eau. Ayant la matinée libre je vais avec quelques camarades nettoyer l'étable de la ferme ou nous logeons.

Le patron nous offre q.q. bouteilles de bière et dans l'après midi nous allons mangé un bol de fromage à la crème. Pour la cuisine on se forme par petits groupes et l'on améliore de notre mieux les menus. Pour le bois c'est difficile d'en trouver. Les paysans ne veulent pas

en donner ni en vendre. Pour du vin il faut faire la queue à la fenêtre du débitant. C'est chez ce débitant ou loge le Tambour major qui en qualité de meusien aide à servir et s'attache une phrase qui se perpétuera longtemps (Passez les bidons !).

Dans le courant de l'après midi le 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup> de Belgique. Ils sont fatigués Ils ramènent du tabac, des cigares et sont contents de l'accueil que les Belges leurs ont fait. Le mauvais temps a duré pendant presque tout leur séjour de Belgique. Je retrouve quelques camarades de la 11<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> ainsi que le cousin Fossé. Dans le village une auto aux couleurs Belge et Française est entourée. On voudrait avoir des nouvelles.

19 août 1914 (suite)

On ne sait pas grand-chose. Les lettres de l'intérieur ne nous parviennent pas encore. Que se passe t-il à Beauvais.

Dans la soirée nous déménageons pour faire place au 3<sup>e</sup> B<sup>on</sup>. Nous logeons cette fois dans un grenier. J'ai établi ma couchette dans la soupente.

20 août 1914 jeudi

On nous rassemble vers les 8 h. pour aller faire un exercice de brancard.

Exercice à la papa. Certes pour certains détails il est utile d'être renseigné mais pour d'autres on verra par la réalité.

Les C<sup>ies</sup> font des tranchées. Un aéro Boche se fait mitrailler par une C<sup>e</sup> mais il n'a rien d'atteint car il continue son observation. D'ou nous sommes nous apercevons Montmédy. Dans l'après midi je vais avec q.q. camarades prendre un bain, par la chaleur qu'il fait ça semble bon. Nous allons coucher d'assez bonne heure car la nuit dernière nous avons eu alerte.

21 août 1914 vendredi

A 1 heure du matin nouvelle alerte mais cette fois c'est pour de bon. Il y a du

brouillard et il fait frais. On part. Nous passons le pont puis on s'engage sur la route de Montmédy. C'est notre première marche de nuit. Nous faisons la pose un peu avant la ville. A notre gauche sur une hauteur nous voyons briller des feux. C'est le fort de Montmédy. Peu après nous entrons dans la ville. Aucun bruit, pas de circulation. La lumière électrique éclaire les rues. Cela nous semble drôle car depuis le départ de Beauvais nous n'avons eu que la lumière des bougies. On traverse la ville et à q.q. kil. de là nous faisons la pose dans une prairie.

Le jour est levé. La pluie fait son apparition. Nous regardons passer diverses troupes.

Pour tromper la faim nous mangeons quelques prunes. On ne peut faire de cuisine pouvant partir d'un moment à l'autre. Un avion nous survole, on se dissimule le long des haies. La matinée se passe, puis l'après midi. Je m'allonge sur l'herbe humide et je fais un somme. Ou allons nous cantonner ce soir ! Finalement nous reprenons le chemin

21 août 1914 (suite)

de Montmédy. Dans le lointain on entend le canon gronder. Bientôt peut être le régiment entrera en action ! Nous cantonnons dans la ville même. La musique est logée dans une maison bourgeoise et par petits groupes dans chaque pièce. Nous allons à la corvée de paille. Mais après avoir bien attendu nous revenons les mains vides. Il faudra donc coucher sur le plancher. Se sera un peu dur. En attendant l'heure de la soupe je vais faire un tour en ville. J'entre au bureau de tabac et je fais l'acquisition d'une pipe en terre. Dans ce bureau de tabac il y a une telle affluence que le patron n'y peut suffire et il est malheureusement voler par les malhonnêtes qui se fourrent partout.

Je fais la rencontre de mon ami Lognon qui était avec moi à la 8<sup>ème</sup>. Je trouve dans une petite ferme isolée à boire un bol de lait. Nous mangeons la soupe et comme la soirée est belle nous prenons

le frais sur le pas de la porte tout en causant avec les habitants. Puis au lit ! on s'allonge sur le plancher. On doit partir de bonne heure. Je m'endors comme un bienheureux la tête sur mon sac.

22 août 1914 samedi

A deux heures du matin l'homme de planton vient nous réveiller. On est vivement prêt et l'on descend dans la cour de la maison. Le jus chauffe. Ça réchauffera car il fait frais. La personne de la maison nous en fait chauffer elle aussi. Elle nous souhaite « bonne chance ». On la remercie et on lui assure que les Boches ne viendront jamais ici. A 3 heures départ. Nous reprenons la même route qu'hier. Un brouillard épais recouvre le sol. Tous les 800 à 900 mètres on fait un arrêt d'un quart d'heure. Qu'est ce que cela veut dire. On doit paraît-il aller cantonner à Verton ce soir. Vers les 7 heures je profite d'une pose pour casser la croûte. Mon pain est complètement moisi et je suis obligé de le jeter. Nous rencontrons des charrettes ramenant des blessés. On avance toujours

22 août 1914 suite

par bonds et plus on avance plus le bruit du canon se rapproche. Sûrement que nous aurons le baptême du feu dans la journée. On est quelque peu impressionné. Mais on blague pour se remonter. On passe le poteau frontière.

Nous sommes en Belgique. Pendant une pose assez longue nous allons boire une tasse de lait dans une ferme voisine. Malgré que nous sommes au pays du tabac on n'en trouve pas un brin tout a été raflé. Nous passons le village de Sommethone et la le régiment se déploie. Nous attendons dans un petit ravin que l'on eu besoin de nous. A 800 m. de là près d'un bois une batterie de 75 est installée, qui tire sans relâche. Près de là un major fais des pansements en plein air. La route est sillonnée de caissons, de cavaliers porteur d'ordres. Comme il n'y à rien de nouveau pour nous, on s'apprête à manger. Mais voici que près de nous

deux obus viennent éclater. Ce sont les premiers que l'on entend, on courbe la tête. Les gamelles sont vite remises en place. L'appétit est coupé. Nous nous retirons q.q. peu en arrière. On dépose les sacs et les instruments. Deux équipes tout de suite ! Elles s'en vont vers le bois. Il paraît que ça chauffe en avant. La cannonade donne pas mal. Q.q. instants après le départ des 2 équipes un cycliste vient chercher toute la musique. On se place par équipes et nous voilà en route. J'ai le cœur qui saute un peu et véritablement j'avais un peu la frousse. Nous voilà donc parti vers le bois pour gagner le Poste de secours qui est établi dans le village de Villers-la-Loue. En chemin je rencontre un camarade qui est porté sur un brancard. Il à l'air bien touché. Il me dit bonjour de la main. Pour arriver au village il y à un endroit à découvert ou les obus tombent assez souvent et qui est dans

22 août 1914 suite

les vues des Boches. Il faut faire vite. Tout en courant j'aperçois dans une prairie à droite du chemin des morts qui sont là étendus. Il y à mon camarade Lognon ainsi que le Caporal Chérot tués du même obus. Un autre a la cervelle qui sort. C'est affreux. Plus loin des chevaux éventrés. Je détourne la tête et je file en vitesse. Au poste de secours il y à pas mal de blessés.

Nous attendons dans une maison voisine. On vient nous chercher pour aller ramasser des blessés. Vers le milieu du village, près de l'Eglise, des Schrapnells éclatent au dessus de nous. On se colle le long des maisons et on entend les éclats retomber à terre et sur les toits. Le général de brigade qui est la a son poste nous enjoint de retourner. Nous retournons donc dans une petite maison à l'entrée du village près du P de S en attendant de nouveaux ordres. La maison est abandonnée. Nous faisons du café

pour nous désaltérer. Pendant ce temps le canon gronde toujours. Une B<sup>rie</sup> près de là ne cesse de tirer. Des obus viennent éclatés dans une prairie en face d'où nous sommes et plus ça va plus ça rapproche. On entend parfois un bruit de tuiles cassées. C'est une maison qui reçoit ! Je me mets à l'abri q.q. moments dans un cellier ou se trouve deux vaches que les habitants

n'ont bien sûr pas pu emmener. Tout à coup ordre d'évacuer le village et vivement. Moment d'affolement. Chacun bondit sur ses affaires et déjà il y en a de filer. Les malheureux blessés appellent au secours ne voulant pas être abandonné.

Avec Alfred je charge q.q. paniers de pansements dans la voiture médicale.

Le conducteur part comme un fou au lieu d'emmener q.q. blessés puisqu'il y avait place. Enfin nous filons. Plusieurs C<sup>ies</sup> filent en débande vers le bois où se trouve le lieu de rassemblement.

Des blessés qui pouvaient se traîner

22 août 1914 suite

suivaient de leur mieux. Les autres étaient restés faute de voitures. Nous nous reformons dans le bois et revenons dans le ravin où nous étions le matin même. Personne ne manque à la musique. Nous allons bien sur Camper sur place. Vers le soir la fusillade se calme ainsi que la canonade. Des équipes de brancardiers divisionnaires montent pour la relève des blessés. La route est encombrée de voitures, de caissons allant ravitailler des blessés revenant des lignes.

La nuit est venue. Le froid se fait sentir. Je claques des dents. Nous nous couchons serrés les uns contre les autres et nous nous endormons. De temps à autre quelques coups de fusils qui nous font sursauter.

23 août 1914 dimanche

On se réveille un peu par le froid et par une fusillade que la nuit rend plus sonore. On se demande ce qu'il y a.

Nous prenons le bois dessus nos sacs et nous faisons du feu pour nous réchauffer et faire

du jus. Le jour se lève. Des blessés reviennent du front, ils ont passés la nuit dans les bois. Des C<sup>ies</sup> remontent sur la ligne on est content de revoir des camarades surtout à la 6<sup>e</sup> qui la veille avaient chargé à la baïonnette et avaient été très éprouvés le capitaine Vallé qui la commandait avait été tué en chargeant à la tête de sa C<sup>ie</sup>. Le canon se remet à gronder. Notre ravin se trouve à proximité d'un parc d'artilleurs pour le ravitaillement. On peut craindre qu'à chaque instant les aéros Boches la « repère » car les aéros ne cessent de naviguer.

Quand les obus tombent assez près nous nous tenons COI dans le ravin. Mais il faut manger et le ravitaillement fait défaut.

Nous allons aux pommes de terre pendant que d'autres ramassent du bois. Les pommes à l'eau sont mangées avec appétit. La journée est chaude, il est vrai que c'est le mois de la chaleur. Dans la soirée un camarade qui revient du village tout proche (Thonne la Long) nous annonce

23 août 1914 suite

qu'il a trouvé une grange de libre, on est bien content car coucher à la belle étoile ne nous sourit guère.

Nous partons la nuit venue à la grange. Mais voilà que pendant l'installation nous reveillons un officier (d'administration je crois) qui y était couché et qui nous vide en vitesse. Le chef n'ose rien lui dire si bien qu'il nous faut regagner notre ravin. Une grange pour un officier et pour les hommes, l'herbe avec le ciel comme toit c'est régulier dans ce métier là !

Enfin malgré la fraîcheur de la nuit je dors assez bien.

24 août 1914 lundi

On se réveille de bonne tout gelé par la brume du matin. Il fait à peine clair. Nous allumons le feu et faisons du jus qui nous réchauffe un peu.

Le jour est tout à fait venu. On nous emmène à l'entrée de Tonne la Long et on nous fait poser les sacs et placer par équipes bien sûr que nous allons marcher.

Mais on attend. Une bonne heure se passe ainsi. Déjà des avions Boches se promènent. Les nôtres sont très rares. Un ordre arrive au chef. Nous devons aller cantonner pour le soir, dans une ferme des environs de Montmédy. Retour en arrière !!

Qu'est ce que cela veut dire ? Le soleil se mets à chauffer. Nous voilà partis.

On repasse Sommethonne, puis au village frontière nous faisons une halte d'une heure. Je vais acheter du beurre bien frais et avec les camarades nous cassons la croûte. En repartant nous quittons la grande route et prenons un chemin de terre qui monte en pente très raide dans les bois qui dominent le village. Dans la côte nous rencontrons du 328<sup>e</sup> inf. qui font des éléments de tranchés. Puis on entre sous bois. Il y règne une fraîcheur qui nous repose du soleil brûlant. Nous suivons un sentier, nous faisons la pose qui est la bienvenue. Nos chefs discutent sur la route à suivre car ils s'aperçoivent

qu'ils se sont perdus. On ne rencontre personne. Finalement nous refaisons la route en sens inverse et reprenons la grande route de Montmédy. Nous aurions du faire cela tout de suite. La chaleur est très forte. La soif se fait sentir.

Beaucoup ont mal aux pieds. J'en suis exempt heureusement. J'ai les épaules fatiguées par le sac qui pèse lourd.

Nous croisons le 120<sup>e</sup> et je dis bonjour à quelques camarades de Beauvais.

Enfin nous arrivons au cantonnement.

C'est une ferme isolée (ferme de la Vau.....)

La nuit déjà est tombée. Malgré la fatigue nous faisons un peu de cuisine. Les feux sont allumés et nous nous régalons d'une soupe au lait et de « singe » au beurre. J'en avais gardé dans ma gamelle enveloppé dans des feuilles d'oseille. Mais le malheureux avait eu chaud et il était fondu. Le chef qui ne sait sur quel pied danser ne voyant aucune unité du rég<sup>t</sup> dans les environs, nous annonce que

demain il nous faudra partir de bonne heure pour rejoindre le régiment. Ça ne nous sourit guère. Enfin il n'y a qu'à s'exécuter. Nous allons nous allonger sur la paille et je m'endors aussitôt car je suis rompu. Que sera demain ?

25 août 1914

A 3 heures debout. On est encore fatigué et l'on dormirai encore bien. Je vais à la ferme pour avoir un peu de lait. Le jus est chaud et bientôt bu puis en route pour retrouver le régiment. On retourne sur ses pas et il faut refaire le chemin ou nous avons peiné hier. A la première pose nous rencontrons les voitures du ravitaillement et comme depuis avant-hier nous n'avons rien touché on profite de l'occasion. Le plus embêtant c'est pour la viande il nous faut la caser sur un brancard et par deux on se relaiera pour porter. Mince de corvée. Nous prenons à travers champs et le chef nous mène un peu à l'aventure. Nous croisons de l'inf.<sup>rie</sup> et de l'artillerie qui sont la en arrière garde. Nous continuons notre route et entrons sous bois. Mauvais chemin et ceux qui portent le brancard fatiguent. Nous arrivons à

25 août 1914 suite

l'endroit ou la veille nous étions perdus. L'on s'enfile dans un autre sentier et après quelques kilom. Nous trouvons une maison d'habitation seule dans le bois. Elle est inhabitée. Les habitants sont bien sur partis craignant l'avance Boche.

Nous faisons donc la pose dans l'habitation pendant que le chef qui ne sait ou il est s'en va à la découverte dans un petit village que l'on aperçoit à travers une éclaircie du bois. Un avion Boche circule au dessus et nos mitrailleurs tirent dessus.

Le canon gronde de très près ainsi que la fusillade. Pour moi les avants gardes Boches sont tout près d'ici. Enfin le chef revient. Le régiment a quitté le village de bon matin. Il nous faut retourner à la ferme ou nous étions ce matin.

Le mieux aurait été d'y rester. Enfin après une marche pénible, nous rentrons au point de départ. Le régiment y fait la pose. Nous avons trainer nos guêtres pour rien. C'est malheureux à constater.

Nous faisons la pose que nous n'avons pas volé. Personne n'a le courage de faire à manger et puis nous ne savons pas si nous sommes pour longtemps ici. Enfin on propose de faire cuire tout au moins la viande que nous transportons depuis ce matin. On ramasse un peu de

bois et nous faisons des bifteacks avec quelques pommes cueillies dans un clos voisin. Nous faisons un excellent repas.

On nous fait déménager pour nous placer près du rég<sup>t</sup> qui se trouve à 200 m. environ ! et l'on refait la pose. Qu'attendons nous car voici la nuit qui approche ? Quelques avions ennemis passent à grande hauteur.

Le fort de Montmédy tire de ses grosses pièces. Pourquoi reculons nous ? Mystère !

A 5 heures du soir le régiment se remet en marche. Pour moi nous allons cantonner à Montmédy. On traverse la ville sans s'arrêter. Il y a un grand remue ménage. Des troupes diverses. Les édifices publics sont transformés en ambulances. La nuit est venue et nous marchons toujours.

25 août 1914 suite

Nous repassons à Vigneulles où nous avons cantonné il y a quelques jours. Le pont est gardé car c'est miné. Les côtes se succèdent sans interruption dont certaines très raides et après les kilomètres que nous nous sommes appuyés depuis le matin on en a « marre ». Coup de siffler. La pose ! Le froid commence à tomber et le sommeil vient. On se couche sur place. Après une heure d'attente l'on repart et ordre est donné de préparer seaux et bouteilles afin de prendre de l'eau en traversant le prochain village pour faire le jus tout à l'heure. Nous allons bivouaquer.

Dans la colonne il y a de la rouspétance et pour ma part je suis complètement fourbu. Enfin vers minuit nous arrivons à l'endroit désigné. Nous sommes dans un champ qui vient d'être fauché. Il paraît qu'un peu plus loin il y a de paille. Je suis bien vanné mais je vais en chercher malgré

tout. En fait d'être tout prêt il y a un bon kilomètre. Je rapporte 2 bottes. Nous faisons chauffer le jus mais comme le bois manque nous faisons un feu de paille. Il est plus d'une heure du matin quand nous nous couchons. Nous sommes près de Baâlon qu'un incendie éclaire. Beaucoup pendant cette marche aussi longue ont souffert des pieds.

26 août 1914 mercredi

A 4 heures du matin réveil. L'aube commence à pointer. On est encore rompu de la marche de la veille. Le départ est donné. Nous traversons Baâlon. Les gens déménagent en hâte tout ce qu'ils peuvent soit en voitures, soit en brouette ou même emportant sur leur dos des paquets divers. Les femmes pleurent. Nous traversons ensuite Dun s/ Meuse. Près de là de l'inf<sup>rie</sup> fait des tranchées qui serviront à protéger le passage de la Meuse dont nous approchons. Dans le pays nous faisons une pose. Je suis déjà bien fatigué et rien dans le ventre. Mon camarade Robert m'apporte

26 août 1914 suite

un peu d'eau de vie qu'il a pu se procurer. Le soleil malgré l'heure peu avancée se fait déjà sentir. Par moments j'en suis incommodé et je me raidis de mon mieux, car je ne tiens pas à rester en arrière.

Près du village nous passons la Meuse sur un pont de bateaux et pour reprendre la grande route on traverse des marais asséchés. Les trainards sont nombreux et la colonne s'allonge.

Pendant une petite pose dans le marais j'en profite pour alléger mon sac. Je suis même prêt à envoyer balader les chaussures de rechange comme beaucoup le font. Mais je garde encore je verrai par la suite. Peut être me seront-elles utiles. Dans un petit village les habitants nous apportent de l'eau pour nous désaltérer. Le soleil est accablant. La route est encombrée de voitures et charriots. Ce sont des émigrés. Ils filent au plus vite vers

(Ma Patrie à moi, c'est là) l'arrière. C'est un bien triste spectacle. Nous les consolons de notre mieux. La grande halte approche. Il n'est que tôt. Nous la faisons près de Beauclair. Nous allons pouvoir enfin manger. Depuis hier soir ça fait long. Chacun s'occupe l'un au bois l'autre à l'eau. Bientôt on oublie la fatigue et on mange de bon appétit. En attendant l'heure du départ je m'allonge sur l'herbe me déchausse pour me reposer les pieds et je fais

un somme. Après une bonne pose le sifflet retentit. Il faut s'équiper de nouveau et s'apprêter à manger q.q. kilomètres avant de cantonner. Nous traversons Beauclair que beaucoup d'habitants évacuent. Après avoir fait 5 à 6 k<sup>m</sup> nous faisons halte sur un coteau boisé. Une heure d'attente puis on repart en file indienne car c'est très escarpé. Parvenu sur le plateau nous découvrons devant nous au pied de l'autre versant le village où nous devons passer la nuit.

26 août 1914 suite

Autour du village des parcs d'artilleries sont aux bivouacs. Les chevaux ne sont pas dessellés. La nuit tombe quand enfin nous sommes au cantonnement.

Une petite grange où l'on se tasse tant bien que mal. Nous avons tout d'abord l'idée de faire un peu de cuisine. Mais le bois est rare et on en trouver il fait une nuit noire. Finalement comme d'après les tuyaux on doit avoir repos demain nous faisons du jus et l'on se couche bien content de pouvoir s'allonger sur la paille. (Tailly)

27 août 1914 jeudi

A 2 heures du matin, le planton vient crier en tenue. Nous qui croyons avoir repos. Des murmures se font entendre. Enfin il faut se lever. A 3 h. on est rassemblé. Naturellement on fait une heure de pose comme à l'habitude. A 4 h on part. Le jour se lève. Nous retournons à Beauclair où les derniers habitants se sauvent avec leurs petits bagages. Pour comble voilà la pluie

qui se met à tomber et pas pour un peu. Nous quittons la route par laquelle nous étions venus la veille pour entrer sous bois. Le canon gronde fortement.

Puis contre ordre. On fait demi tour pendant un kil. Là on attend sous le couvert. La pluie n'a pas cessé. Je suis traversé et je n'ai que ma capote.

La route est sillonnée d'artillerie. Vers les 9 heures du matin la pluie cesse et un rayon de soleil apparaît. Voilà le beau temps qui va revenir. Les B<sup>ons</sup> s'en vont un à un. Nous repartons nous aussi assez avant dans le bois à environ 4 k<sup>s</sup> de Beauclair. Il faut établir un poste de secours. On déblaie une petite clairière. Le travail fini, nous faisons du jus.

Je vais à l'eau avec un camarade mais on en trouve en plein bois. Près d'une petite cabane de bûcheron où le général a établi son poste nous trouvons une source. L'eau sort petit à petit et toute troublée par la récente

27 août 1914 suite

pluie. Il faut emplir le seau au quart tout en ayant soin de ne pas prendre trop de malpropreté. Avec de la patience nous arrivons à emplir nos seaux. On retourne près des camarades qui ont pendant ce temps allumé le feu et juste nous arrivons pour entendre un officier d'état-major l'ordre d'éteindre les feux. Comme cela le jus est tout fait. L'ordre donné n'était pas inutile car les Boches ayant bien vu la fumée envoie quelques obus dans les environs. Tout le monde s'allonge derrière des tas de fagots et de rondins.

Le médecin major juge prudent de se retirer quelque peu en arrière. Nous reculons d'environ 900 mètres et il faut de nouveau établir un poste. Puis nous attendons les événements. On casse la croûte tout en se rationnant sur le pain car on ne sait quand on en touchera.

La journée se passe en attente. Le canon gronde toujours. Aucun blessé

n'apparaît. Bien sûr que le régiment n'est pas engagé.

28 août 1914 vendredi

La journée d'hier ne s'est pas terminée sans casse. Les Boches ayant franchis la Meuse, des combats acharnés eurent lieu dans l'obscurité pour les refouler. Le village de Cesse en flammes fut un des points où la lutte fut dure ainsi qu'à La Neuville. Il y eut des erreurs malheureuses. Des régiments de chez nous tirant les uns sur les autres. Les Boches pour nous tromper sonnaient les refrains des divers rég<sup>ts</sup> qui étaient devant eux. Ce fut un peu la pagaille. C'est à ce combat qu'un adjudant fut tué d'un coup de baïonnette pour avoir fait paraître demi tour (Ile). Toute la nuit nous avons brancardé. Nous transportâmes les blessés

à Beauclair. Après q.q. voyages nous avons eu repos et nous avons passé la nuit dans le fossé de la route. Aussi ce matin on était un peu raide de froid.

Les Boches n'ont pas réussi à passer la Meuse

28 août 1914 suite

Pourtant dans la matinée on nous fait faire demi tour et le régiment se reforme à Beauclair.

A 1 h de l'après midi on part pour aller cantonner je ne sais où.

Les kilo. se succèdent. On se demande comment on marche. A chaque pose on dort sitôt allongé sur le bas côté. On croirait de véritables mécaniques.

Près d'un village où nous devons passer des habitants viennent prévenir qu'ils ont vu des uhlans. Est-ce vrai ! Quelque patrouille peut être en reconnaissance. On prend des précautions. Enfin vers 8 h du soir nous arrivons au cantonnement. Nous sommes dans un grand château qui à l'air abandonné. Nous logeons dans les écuries. Malgré la fatigue on se débrouille pour faire un peu de popote. C'est que l'on touche chaque jour de la viande et on ne peut jamais la faire cuire, si ce n'est au bout d'un bâton ou d'une baïonnette. Le singe est recherché. Je rapport un fagot et au moment

d'allumer le feu l'ordre de ne pas faire de feu est donné. Il n'y a plus qu'à se coucher. Je m'endors à peine posé.

29 août 1914 samedi

Alerte ! Réveil ! Tout le monde en tenue. Qu'elle heure est-il ? 2 heures du matin. Vraiment ça devient la barbe. On ne dort plus et on avale toujours des kilomètres.

Qu'est ce que cela veut dire. Enfin il faut s'apprêter et chacun de pester sur tout ce trafic. Le jour n'est pas encore venu que nous voilà en route. Rien dans l'estomac. Pas même de jus. Il y a eu ½ quart d'eau de vie. Ça remonte un peu. Nous arrivons dans un village presque désert déjà (Fossé) Nous y faisons la pose. Je trouve du lait et de la bière, pas de vin. On nous installe en dehors du village dans un clos. Les C<sup>ies</sup> qui sont en arrières gardes se déploient dans la plaine. Le soleil malgré l'heure matinale se met à chauffer dur. Un avion vient survoler les environs et chacun de se planquer le long des haies. Après q.q. heures de pose on nous permet de faire du jus. Comme

La chaleur est accablante. Quand donc allons nous faire la grand halte car depuis ce matin ça fait déjà quelques kilom. On est tellement vannés qu'aux poses personne n'enlève le sac. On s'allonge tout équiper dans le fossé ou dans l'herbe poussiéreuse. Que de trainards. Les hommes n'en peuvent plus et beaucoup de sacs font le saut dans les bas-côtés. Nous traversons Buzancy devant la statue du général Faidherbe. Enfin la grand halte tant désirée. Une grande prairie en plein soleil. Nous allons être bien d'une chaleur pareille. Je me confectionne un paravent pour me protéger du soleil.

Le fourreau et la baïonnette piqués en terre la capote dessus et voilà une petite tente de montée. J'enlève mes chaussures et ma chemise afin d'être à l'aise. Nous cassons une croûte. Une boîte de singe, un croûton de pain rassis et quelques quarts d'eau, puis je pique un somme en attendant l'heure de se remettre en route. Après deux heures de pose il faut de nouveau repartir

29 août 14 suite

Je n'ai pas mal aux pieds je vais avec la corvée d'eau et en même temps si je peux trouver du vin ça changera un peu de l'eau. Mais partout où l'on frappe dans les q.q. maisons encore habitées on nous répond il n'y a plus rien ni vin ou œufs, ou confitures. Je me dispose donc à retourner quand je rentre de nouveau dans un café ou tout à l'heure on m'a dit qu'il n'y avait plus rien. Et finalement à force d'insister on me donne deux bouteilles de vin blanc.

Les maudits paysans préfèrent perdre leur vin que de le donner ou le vendre aux soldats. Les Boches en profiteront à notre place. Quelques retardataires font leurs ballots. Il est grand temps. Je rejoins les camarades et nous faisons un frugal repas. Quelques pommes arrosées

d'un quart de vin blanc qui est excellent. Le jus par là-dessus et chacun fait la sieste au soleil puisque l'ombre manque. Debout ! on repart...

29 août 1914 suite

Le Com<sup>nt</sup> Berton nous encourage par quelques paroles. Le cantonnement n'est plus loin et demain nous aurons repos.

Est-ce bien vrai ? Après 6 h. environ nous arrivons à Thénorgues. Une fois déséquiper malgré la fatigue je vais faire un tour dans le pays avec un camarade voir si l'on ne pourrait pas trouver q.q. provisions. Mais rien ni vin et rien comme nourriture.

On trouve de l'eau et encore faut il faire la queue pour en avoir. Enfin dans une ferme on consent à nous vendre quelques légumes et pommes de terres.

Nous faisons une soupe que nous trouvons délicieuse et l'on se couche bien content de pouvoir dormir et espérant pouvoir faire la grasse matinée demain. Quelle vie tout de même !

30 août 1914 dimanche

Je me lève assez tard tout étonné de voir le jour au dehors étant habitué à partir avant le jour. Mais il faut s'occuper de la nourriture. A l'ordinaire

il n'y a pas gras. Les habitants ne veulent rien donner. Aussi on fait cela à la « zouave » et bientôt une bonne poule cuit dans la marmite, des légumes une salade et le repas arrosé d'un bon vin blanc déniché dans une cave du pays.

Je dégote une chemise car la mienne est noire depuis que je la porte. L'après midi je fais une promenade dans le pays et rencontre q.q. camarades.

Nous faisons un bon souper. A 5 heures rassemblement. Moi qui croyais encore coucher cette nuit ici. Avant le départ le com<sup>nt</sup> Berton fait un petit discours à son B<sup>on</sup> et nous voilà en route reprenant le chemin de la veille

Nous traversons Buzancy et de là nous obliquons vers Harricourt. La nuit est venue. Le B<sup>on</sup> se déploie dans la plaine. Le plus grand silence est recommandé. La nuit se passe à la belle étoile.

31 août 1914 lundi

Vers les 5 h. du matin on nous réveille. Je suis tout engourdi. Nous partons vers Harricourt ou probablement le poste de secours sera installé. A l'entrée du pays nous faisons la pose. Je pars avec une corvée pour faire le jus dans le village. Des feux à peine éteints servent à propos. Le jus est vite fait avant de repartir. Je trouve à acheter un litre de lait et dans une maison voisine une brave femme nous offre le café bien chaud et bien sucré. Nous retournons auprès des camarades. Après une heure d'attente on nous fait entrer dans le pays. Nous sommes installés dans l'école. Le canon commence à gronder. Ça va bien sûr barder aujourd'hui. Déjà on demande des équipes. Nous nous dirigeons à plusieurs équipes sur la route de Fontenoy.

Il est dix heures du matin et le soleil nous chauffe dur. Près d'une B<sup>lle</sup> nous faisons la pose  
Un médecin est avec nous. Des obus

viennent éclater assez près de la route. Les caissons de ravitaillement passent au grand galop. Je ramène avec mon équipe un blessé que les brancardiers de B<sup>on</sup> nous amènent. Nous revenons au pays et faisons la pose quelques instants. Nous repartons sur la même route mais plus loin aux environs du village de Fontenoy.

Nous voyons nos obus éclatés. Deux charrettes ramènent des blessés. Ce sont tous les pauvres malheureux qui ont pu se trainer sur le bord de la route ou ceux que des camarades avaient ramenés. Sur le bas côté un malheureux blessé est pris d'une syncope. Quel travail. Un cycliste arrive annonçant que le colonel est grièvement blessé. Comme il faut une équipe le T.M. qui nous a accompagné mais qui n'est pas à son aise prend la bicyclette d'un cycliste blessé et file au village.

Avec mon équipe je reste sur la route en attendant d'autres blessés. Nous faisons un peu de causette avec q.q. éclopés qui reviennent de là bas. Le canon gronde

31 août 1914 suite

toujours. Nos B<sup>ons</sup> ne cessent de tirer et les artilleurs en bras de chemise se démènent. Il est environ 3 h. de l'après-midi. Depuis le matin nous n'avons pris qu'un quart de jus et la faim se fait sentir. Comme rien ne vient nous allons partir. Mais voilà que nous apercevons un brancard au loin. C'est un blessé en effet. Ce sont des hommes de C<sup>ie</sup> qui le ramène. Les brancardiers qui le portaient auparavant ayant été blessé, ce malheureux était resté là. Nous le prenons et en route vers le village mais voilà que les obus rapploient en vitesse. Beaucoup de Schrapnells. Cela éclate tout autour de nous. Les fils téléphoniques sont coupés. On allonge le pas tant que l'on peut, il faut pourtant se reposer car nous n'en pouvons plus. Un musicien du 128<sup>e</sup> ainsi qu'un soldat qui passent nous donne un coup de main. Nous nous relayons assez souvent car avec la chaleur torride on est vite épuisé

Une voiture envoyée du pays prend le blessé. Près du village l'état major de la III est installé. Diverses unités de la division se reforment. La musique du 128 obligée de quitter précipitamment Fontenoy à laisser sacs et instruments. Leur chef est resté prisonnier. Au poste de secours il y a grande affluence de blessés. Nous aidons aux pansements et au chargement des voitures.

Les évacuations se font dans des voitures réquisitionnées dans le village. Mais voilà que les obus rapploient sur le village.

Un obus tombe devant l'école il n'y a eu qu'un blessé. C'est une chance car il y avait une voiture toute chargée. On se planque de son mieux, mais il faut évacuer le village. Arrêt à la sortie du village dans une jolie maison abandonnée.

Tout y est retourné à l'intérieur. C'est malheureux à constater. Nous ne restons là que quelques instants car le village ne cesse d'être bombardé. Nouvel arrêt dans une oseraie. On est bien vanné.

31 août 1914 suite

Nous continuons notre route. Des 328 font en hâte des tranchés de repli. Des mitrailleuses sont braqués. Nous faisons halte près d'une grande ferme isolée (Ferme de la Malmaison). C'est là que le régiment doit se reformer. La ferme est abandonnée. Dans les étables les vaches sont restées. Les porcs sont en liberté. Nous cassons la croûte, du singe et quelques pommes. Des isolés arrivent au fur et à mesure. Le colonel que l'on disait tué est là bien portant. Il se promène sur la route de long en large l'air anxieux. Des charrettes de blessés passent sans arrêt. Il est 7 h du soir. Ou allons nous aller ? Enfin l'ordre de départ est donné. Nous traversons plusieurs villages. La nuit est venue. La fatigue est grande et il y a énormément de traînards.

Nous retraversons Thénorgues. Il est dix heures du soir. On fait une pose de deux heures. On en profite pour faire du jus et dormir un peu. A minuit en route

de nouveau. Nous passons plusieurs villages. On n'en peut plus. A 4 h du matin nous arrivons au cantonnement. Naturellement rien pour coucher. Enfin dans une grande ferme nous trouvons un coin de hangard avec du foin. Je ne me déséquipe même pas et aussitôt je m'endors. (Sinécourt) Qu'elle trotte avons-nous fait aujourd'hui.

1<sup>er</sup> septembre 1914 mardi

A 6 heures réveil. On gromelle car deux heures seulement de pose. On touche des biscuits et des conserves et nous voilà reparti. A la sortie du village nous passons devant le général de B<sup>on</sup> on nous fait marcher au pas et redresser la tête ! Qu'elle frime alors que les hommes sont vannés. Puis le médecin major à la première pose, nous fait mettre les sacs en voiture et nous avons pour mission d'aider les traînards, de leur porter leurs sacs au fusil.

La chaleur se fait déjà sentir. Il y a quantité de traînards. Nous les faisons accrochés aux voitures. Beaucoup ont les pieds en marmelade. Certains marchent pieds

1<sup>er</sup> septembre 1914

nus. Dans un petit village je quitte la colonne et j'entre dans une maison. Mais rien à acheter. J'y trouve seulement quelques pommes. C'est toujours autant.

Le rég<sup>t</sup> à une longueur énorme.

Enfin avec le 2<sup>e</sup> B<sup>on</sup> nous prenons un chemin plus court et au bout d'une heure nous aurons la pose. Le calvaire reprend. Nous sommes en sueur, gris de poussière, et malgré que nous n'avons pas de sacs on ne marche qu'avec peine. Je n'ai pas mal aux pieds c'est une veine ! Je rencontre un camarade qui les pieds en sang veut à toute fin resté dans le fossé de la route. Je le remonte un peu et je le soutiens pour marcher. Nous arrivons enfin à la grand halte.

On mange un peu et faisons du jus et comme nous sommes près d'un bois nous faisons un somme. Coup de sifflet ! C'est le départ. Cette pose m'a quelque peu reposé. Dans le B<sup>on</sup> il y à

un peu de rouspétance que le com<sup>mt</sup> Berton réprime par q.q. mouvements d'armes et il assure que dans deux heures nous serons arrivés au cantonnement. Tant mieux. Un civil conduit la colonne. Nous prenons par le bois en file indienne. La fraîcheur du bois nous remets quelque peu. La route monte et escalade un plateau. Nous quittons le bois. Encore 2 ou 3 k. et nous serons au pays. Nous prenons un petit chemin caillouteux qui est encaissé entre deux talus. Tout marchant nous cueillons des mûres au haies. Le soleil malgré la fin de l'après midi chauffe encore bien fort. Nous arrivons en vue du pays et faisons la pose en attendant que le cantonnement sois prêt. Pendant nous profitons de la proximité d'un jardin pour faire une provision de pommes de terre et choux. Nous entrons dans le village (Senuc). Le cantonnement est propre, nous dormirons bien. Nous allons chercher nos sacs à la voiture médicale.

1<sup>er</sup> septembre 1914 suite

Malgré la fatigue je vais avec Backra aux provisions. A force de quémander à droite à gauche nous trouvons à acheter un bon lapin et du lait.

Une personne qui demeure près du cantonnement veut bien nous le faire cuire. Ça va. Je vais me débarbouiller au lavoir, il y à affluence. On voit que ça fait du bien. Mais pas moyen de changer de linge. Je suis désigné de planton pour la C<sup>ie</sup> et doit coucher au poste de police. Il paraît que demain nous devons coucher ici.

Nous passons une bonne soirée et mangeons comme voici longtemps que cela ne nous était arrivé, un bon café là-dessus et je vais au poste ou je m'endors sans avoir besoin d'être bercé.

2 septembre mercredi

A 5 heures réveil. Des ordres sont arrivés on partira à 6 heures. Je vais réveiller les officiers de la C<sup>ie</sup> ainsi que les camarades. A 6 h en route. La journée de repos que l'on espérait est dans l'eau

Hier soir le régiment a été passé en revue au nouveau général de D<sup>on</sup> (Cordonnier). C'est un beau gaillard qui à l'air énergique. Nous faisons la première pose dans un petit village désert. (Montcheutin) Les voitures d'émigrés passent sans cesse. Le canon tonne déjà et le rég<sup>t</sup> s'est déployé. Nous faisons la pose sous un gros bouquet d'arbres en attendant les évènements. Nous y sommes bien. Le capitaine de la CHR interdit l'accès du village. Mais comme toujours il se produit des fuites. Nous allons tout d'abord dans une petite maison ou un vieux et sa femme sont restés. Ils nous vendent du marc. Puis on s'enhardit et nous visitons q.q. maisons abandonnées. Mais rien comme nourriture. Tout à coup j'en aperçois un qui file l'air empressé dans une ferme. Je le piste et entre à sa suite et je le trouve aux prises avec une bonbonne [d'eau de] vie. C'est une affaire. J'emplis les 3 ou 4 bidons que j'ai sur moi ainsi que 2 ou 3 bouteilles

2 septembre 1914 suite

que je trouve à porté de ma main. Je reporte cela aux camarades. Je retourne avec un copain et dans une cave nous trouvons des artilleurs à l'ouvrage, ils ont déjà chargé un fut sur leur caisson s'en se faire de ..... Dans un coin de la cave sous la table nous dénichons q.q. bouteilles de vin bouché. Dans une lapinière un bon gros lapin s'ennuie tout seul, les autres ayant déjà disparu. Vite un saut dans la musette puis de retour aux faisceaux nous lui cassons les reins. A la prochaine occasion nous le ferons cuire. Quelques vaches qui paraissent en liberté nous donne un peu de lait et nous cassons une croûte puis je fais un somme d'une heure. Tout à coup réveil brusque. Deux ou trois marmites reviennent d'éclater assez près. Vite on à sac au dos et l'on se replie vers un petit bois en haut d'une crête. Nous marchons vite et tout essoufflé nous arrivons au bois. La chaleur

est intolérable. Nous faisons une pose.

Des ordres arrivent et nous prenons une nouvelle direction à travers la futaie. On débouche sur le plateau au-dessus du village. Des 75 sont là prêt à entrer en action. Nous longeons le bois et nouvelle pose. Il est environ une heure de l'après midi. Des caissons ne cessent de défiler. Pour moi nous allons passer la nuit à la belle étoile.

A 7 h du soir comme il n'y à rien de nouveau, chacun va chercher q.q. bottes de paille dans la plaine pour se faire un lit.

Je m'allonge, mais à peine il y à un quart-d'heure que je suis couché qu'il ~~me~~ faut me relever. On part. Au bout de q.q. temps nouvelle pose. La nuit est venue. Je retourne dans les environs pour chercher de la paille. Puis comme des feux s'allument on va faire cuire le lapin. On fait la chasse au bois et bientôt un bon feu pétille. Mais pas de chance. Nouvelle alerte. Il nous faut laisser le

2 septembre 1914 suite

lapin dans la musette et abandonner la paille. Nous voilà reparti une fois de plus. Nous faisons à peine 900 m. Si nous avions su on aurait emporté notre paille. Il commence à faire bien frais, on grelotte un peu. On s'allonge à terre, serré les uns contre les autres afin d'avoir moins froid. Combien y à t il de temps que nous dormons. Peut être une heure. On crie debout sac au dos. Vraiment qu'est ce que cela veut dire. Nouveau départ. Nous traversons un village dans lequel on se perd. Enfin on trouve la bonne route. On grimpe une bon raidillon et pour la 4<sup>ème</sup> fois on se couche en plein air. Cette fois nous avons de la paille. Je ne suis pas long à m'endormir et ne sent pas la fraîcheur. D'ailleurs nous sommes serrés les uns contre les autres. On à chaud.

3 septembre 1914

A 3 heures du matin debout ! On part. Bon sang'on ne roupille pas et toujours l'on marche. A quoi cela tient-il ? Je n'en sais rien. Nous traversons un village (La Mare aux Bœufs).

3 septembre 1914 suite

Le petit jour pointe. Les kilomètres s'allongent. On en vient à marcher plutôt par habitude. Le soleil nous chauffe de bonne heure et un petit vent soulève des nuages de poussière. Chacun à hâte de voir la grand halte arriver. Nous transportons toujours notre lapin. On se le passe à tour de rôle dans l'escouade. Les trainards allongent la colonne. Beaucoup restent en panne. Je suis bien content de ne pas souffrir des pieds. La poussière est aveuglante et l'on est méconnaissable. Vers les 10 heures nous arrivons pour la halte. Enfin ! Nous sommes au pied d'une crête et pas un arbre pour avoir un peu de fraîcheur. Nous disposons de 50 minutes. Vivement on se partage les corvées. Les uns vont au bois d'autres préparent le lapin. Je vais à (Berzieux) l'eau au village voisin. C'est la lutte pour en avoir. Dans un jardin proche du puits je cueille une vingtaine de poires qui malheureusement ne sont pas encore mûre. Ca trompera la faim et la soif.

3 septembre 1914 suite

En revenant je croise de l'artillerie qui font la pose sur le côté de la route. J'aperçois des artilleurs qui à pleins quarts s'enfilent des cerises à l'eau de vie.

Lorsque je rejoins l'escouade le lapin est en route de cuire. Nous allons nous régaler. Le soleil nous cuit. Tout le monde est grillé et poussiéreux. Le couvert est vite mis. Le lapin cuit à point et l'on en fait ses délices. Un bon jus par là-dessus et il nous reste encore 5 minutes pour faire un somme, puis debout l'on repart. A ce moment quelques coups de feu retentissent à la crête. Qu'est-ce que cela veut dire. On en a bientôt l'explication. Ce sont des uhlans qui sont venus jusqu'à la crête et qui ont tiré sur les trainards. Ils ont été mis en fuite mais 3 ont été fait prisonniers. Les émigrés qui passent sur la route poussent des cris de frayeur croyant les Boches à leurs trousses. Les prisonniers passent emmenés par des gendarmes. Cela se

réduit à une simple escarmouche. Ils ont tout de même un sacré culot et il ne fait pas bon de trainer. La marche se poursuit et les kilom. se succèdent. On est mort de fatigue. Nous traversons La Neuville au Pont. Quelques kilomètres encore et nous faisons la pose près de Chaudefontaine ou nous devons coucher.

Après une pose d'une heure on nous donne ordre de faire la cuisine sur le bord de la route. Vite une tournée dans le pays. Nous marchandons une poule que l'on nous fait trop cher et nous prenons un lapin à un prix raisonnable, 2 litres de vin, du miel, des confitures qu'une bonne vieille veut bien nous vendre à la condition que l'on rapporte les pots. Pendant ce temps les camarades sont allés au bois et aux pommes de terre. La popote est bientôt en route. Après un bon repas nous gagnons le cantonnement. Il fait déjà nuit. Tout le monde est couché. Aussi la place est rare. Nous couchons à

3 septembre 1914 suite

l'entrée de la grange et tassés comme des harengs on s'endort au plus vite.

4 septembre 1914

A 1 heure du matin tout le monde debout. Pas moyen de faire de jus. Après une demi-heure d'attente on apprend que l'on ne part qu'à 3 heures. En faisant un petit tour en attendant le départ je rencontre un camarade qui a couché dans une maison voisine et qui m'invite à venir boire un jus. Dans la maison il ne reste plus que deux jeunes gens dont les parents sont partis depuis la veille. Eux-mêmes s'en vont dans quelques heures. Aussi avant de partir ils nous font cadeau de différentes choses, chocolat, bougies, etc. Nous emplissons nos bidons. Un bon café arrosé et nous voilà prêts à partir. A 3 heures nous démarrons. Nous passons près de Sainte-Menehould. La journée s'annonce pour être très chaude. Le rég<sup>t</sup> est en arrière garde. La marche est très dure. Nous arrivons enfin à la grande halte brisés et vannés. A peine sac à terre que l'on nous fait repartir plus loin. Nous traversons Dammartin s/ Yèvre encombré de troupes et civils

Nous voilà donc la musique au milieu de l'affolement général qui nous a gagné fuyant à toutes jambes pour nous mettre hors de portée des projectiles qui tombent drus autour de nous.

Je descends vers le pays m'abritant derrière les voitures qui passent. Au milieu de la côte un officier du rég<sup>t</sup> arrête les fuyards et de son revolver menace de brûler la cervelle au premier qui se sauve. L'effet est assez salutaire, à part q.q. uns qui filent quand même. Nous nous allongeons dans le fossé de la route. Je me protège ma tête avec mon sac. Pendant un bon quart d'heure c'est une dégelée d'obus autour de nous. La route est déblayée sauf une petite charrette attelée d'un âne que le conducteur ne peut faire avancer d'un pas. Une accalmie se produit et avec q.q. camarades nous remontons la crête pour aller nous mettre à l'abri en cas d'un retour offensif des Boches.

En haut de la côte ou certains de chez nous s'étaient dirigés il y a eu de la casse. Le premier que je rencontre mon ami Delerue

4 septembre 1914

un camarade d'école. Il est bien touché. Les deux jambes abimées. Des camarades lui font son pansement. Plus loin un homme de la CHR et près de lui Brisset un musicien tués tous

deux. Une jeune femme aussi est étendue morte sur le bas côté. Beaucoup de ceux qui ont fuit vers la crête ont été touchés. Nous nous réfugions dans une carrière. Nous sommes 7 ou 8 seulement de la musique. Où sont les autres ? On aide à panser un malheureux frappé d'une balle de Shrapnell au ventre. Il est lucide et se sent perdu. Il demande sa femme et ses enfants. C'est affreux ces tableaux là. On le console de notre mieux. Nous aidons un conducteur à atteler un cheval échappé après une voiture abandonnée afin de pouvoir emmener les blessés. Une autre voiture, criblée d'éclats d'obus est encore attelée des ses deux chevaux. L'un est blessé légèrement. L'autre à les deux pattes d'arrière coupées. Différents objets jonchent le sol. Près d'un

cabriolet abandonné le tambour major qui a repris ses esprits et fouille parmi les provisions qui se trouve dans la voiture. Il y a q.q. bonnes bouteilles aussi il est heureux. Nous partons à q.q. uns vers Noirlieu ou le rég't se dirige et où nous devons paraître-il cantonner. Nous attendons à l'entrée du village. Les camarades arrivent au fur et à mesure. Le chef fait l'appel, 1 mort, 4 blessés et q.q. disparus qui se sont probablement égarés et qui nous rejoindront demain. (Pour) Puis le chef s'inquiète..... des instruments ! La nuit est venue. Nous trouvons à manger avec la 8<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> et nous couchons dans une grange. L'alerte de l'après midi avait fait pour la première fois des victimes parmi la musique. Pourvu que cela ne continue pas par la suite. Nous avons eu l'explication de cette alerte. Les Boches profitant de la grande halte étaient venus avec de l'artillerie volante, et des uhlands pendant ce temps là tiraient à coups de fusil dans le village. Ceux qui étaient descendus vers le pays avaient été reçu par la fusillade.